

Julia Haenni / Selma Alaoui

Valeria Bertolotto, Angèle Colas,
Caroline Gasser

femme disparaît (versions)

À L’AFFICHE
TOUTE LA SAISON
on réagit, on reprogramme
appelez-nous, suivez-nous!

production POCHE / GVE
coproduction Mariel

// Non, ma vie
ce n’est pas
un bar à salade. //

Une femme entre dans un appartement. C’est l’appartement d’une femme qui semble avoir disparu. La porte était ouverte. Le départ paraît soudain. Une autre femme rejoint la première et, avec elle, s’interroge aussi: où est la femme qui habitait ici? Que s’est-il passé? Une femme manque et ces femmes partent à sa rencontre. Alors dans l’appartement commence une enquête, une histoire qui consiste à parler de cette femme disparue en tentant, à force de questions, de briser la seule condition *genrée*, le MASQUE sexué qui définit, au théâtre comme dans la vie, une femme.

dossier
pédagogique

POCHE / GVE

Théâtre / Vieille-Ville
20-21 saison répertoire

poche---gve.ch

Rue du Cheval-Blanc 7, 1204 Genève
billetterie@pochegve.ch

+41 22 310 37 59

saison__répertoire

__Edith (Le journal d'Edith)

Patricia Highsmith
mAthieu Bertholet

__La maison sur Monkey Island

Rebekka Kricheldorf
Guillaume Béguin

__Au Bord

Claudine Galea
Michèle Pralong

__Krach

Philippe Malone
Selma Alaoui

__Dans le bar d'un hôtel de Tokyo

Tennessee Williams
Manon Krüttli

__femme disparaît (versions)

Julia Haenni
Selma Alaoui

__Qui a peur de Virginia Woolf ?

Edward Albee
Anne Bisang

__Gouttes d'eau sur pierres brûlantes

Rainer Werner Fassbinder
mAthieu Bertholet

au féminin total

Parmi ses convictions il y en avait une qui concernait le genre :
// A gender line...helps to keep women not on a pedestal, but in a cage // disait la juge américaine iconique Ruth Bader Ginsburg. Au POCHE /GVE, depuis longtemps, il a été décidé que le genre qui seul l'emporterait serait le féminin et qu'on n'écrirait plus
// Marie et Pierre sont mariés // mais
// Marie et Pierre sont mariées //. Cela change tout. Cela oblige à relire, à réaliser l'impact invisible mais constant qu'a l'usage dominant du genre masculin sur nos esprits. Et lorsqu'on demandait à Ruth combien de femmes elle souhaitait voir nommées à la Cour suprême elle répondait : neuf. Soit la totalité. Il y a eu neuf hommes durant des siècles, et cela ne choquait personne.

Au POCHE /GVE le genre féminin a été élu.
Non pour choquer, mais pour rééquilibrer un peu.

contact écoles

Iris Meierhans
imeierhans@pochegve.ch

POCHE /GVE

+41 22 310 42 21
www.pochegve.ch

administration

4, rue de la Boulangerie
1204 Genève

__femme disparaît (versions)

texte_Julia Haenni traduction_Julie Tirard
mise en scène_Selma Alaoui

âge conseillé dès 14 ans

durée approximative 80 minutes

forme méta-pièce féministe

disciplines allemand, français, philosophie, sciences sociales

thématiques réécriture du narratif dominant, invisibilité des femmes, assignation sociale, rôles genrés, poésie, humour, théâtre choral

activités pédagogiques introduction au spectacle en classe ou au théâtre, debriefing après-spectacle à l'aide de carte-questions (20')

atelier d'écriture autour du masque social, exprimé notamment au travers des réseaux sociaux, sur 2 ou 4 périodes, donné en classe par une auteure du POCHE /GVE

titre original *frau verschwindet (versionen)*

texte original et français disponibles sur demande à des fins d'enseignement

Prosecco et rouge à lèvres. Démarche de soie et jolie robe. Une femme est là, mais qui ne veut plus correspondre à l'image que l'on attend d'elle. Alors, pour se défaire d'un MASQUE qui est devenu étouffant elle fait ce que tout être en résistance fait : elle imagine une histoire différente, d'autres histoires, d'autres places au sein du monde. Elle convoque non une femme, mais toutes les femmes. Toutes celles que nous sommes possiblement, vivantes de toutes les situations douces ou dures qui nous arrivent ou peuvent nous arriver. C'est ainsi qu'elle est cette femme, alors. L'auteure argovienne Julia Haenni invite ici les femmes à s'extraire du labyrinthe enfermant où l'histoire les a placées. Elle souhaite les faire tendre vers un horizon de liberté, un avenir où elles ne se seraient plus rendues aux éternelles places de conciliantes ou de soumises mais deviendraient enfin ces êtres affranchis que nul ne dominerait.

jeu Angèle Colas, Valeria Bertolotto, Caroline Gasser

scénographie Anna Popek **musique** Fred Jarabo **lumière** Jonas Bühler **costumes** Anna Pacchiani

maquillage & coiffure Katrine Zingg **assistanat mise en scène** Joséphine de Weck

production POCHE /GVE **coproduction** Mariedl (Bruxelles)

__extrait

Tu sais je pense que c'est peut-être quelque chose de super simple quelque chose de banal de
Oui je crois aussi

Peut-être qu'elle est juste partie faire des courses des suuuuuuper longues courses et
Faire des courses ? La FEMME est partie FAIRE DES COURSES ?

Mmm non c'est nul faire des courses c'est nul... euh...

Et si on essayait TRAVAILLER ???

Ah oui tiens travailler très bien ! Essaie avec travailler alors ! Vas-y !

Ok alors disons qu'elle avait beaucoup de stress au boulot

Oui

Elle travaille beaucoup vraiment vraiment vraiment beaucoup parce qu'elle veut gravir les
échelons

Oui

Et qu'il faut tout le temps qu'elle fasse ses preuves auprès de ses collègues qui font le même
travail mais gagnent plus d'argent

C'est toujours comme ça ?

Oui et elle essaie VRAIMENT de satisfaire tout le monde elle compris elle travaille dur

comme une bête et fait un trait sur tout ce qui n'est pas absolument nécessaire elle se dit
c'est ça la vie moderne elle sait qu'elle va avoir besoin d'une carapace pour tenir alors elle s'en
fait une parce qu'elle se dit comment je vais tenir sinon sa coquille durcit jusqu'à devenir une
armure qu'elle ne reconnaît pas et elle ne trouve pas ça très beau en soi et au bout d'un moment
très longtemps après et avec de profonds cernes de panda sous les yeux elle pense ça suffit
maintenant ça suffit je vais faire quelque chose je vais me battre pour qu'on me traite comme
tous les autres avocats

Avocats ?

Par exemple

Mais ça ne ressemble pas à l'appartement d'une avo

Regard noir. On enchaîne.

Elle se demande longtemps ce qu'elle pourrait faire elle a peur de perdre son boulot bien sûr et
ce serait vraiment chiant parce que

Oui à cause de l'enfant par exemple

Non elle n'a pas d'enfant !

Mais pourquoi ? Peut-être que l'avocate elle trouve ça bien un enfant !

Non ! Sinon ça ne va encore tourner qu'autour de ça de son existence en tant que mère

Mais c'est peut-être ce qu'elle est aussi...

Oui justement AUSSI mais ce n'est pas le centre de son existence en tant que personne pleine
et entière

Aïe ça va poser problème

POURQUOI ?

ALERTE MAUVAISE MÈRE !

Tu te calmes s'il te plaît ce n'est pas parce qu'elle travaille beaucoup qu'automatiquement
JUSTEMENT !

-

Euh ?

ELLE NE VEUT SIMPLEMENT PAS ÊTRE MÈRE ELLE A PLEIN D'AUTRES PROJETS ET ELLE
N'A PAS ENVIE DE SE JUSTIFIER EN PERMANENCE

__piste dramaturgique

Julia Haenni, jeune auteure, metteuse en scène et interprète argovienne réussit ici un pari difficile : celui de proposer un texte féministe à la fois accessible, drôle et mordant. Le poétique y côtoie le politique au moyen d'une ironie proche de l'absurde percutant de plein fouet toutes les inégalités subies par les femmes.

Julia Haenni aborde ainsi des thèmes incontournables sans tomber dans le registre de la plainte. Ses héroïnes sont des femmes qui sont sorties du flot des passantes et se retrouvent à questionner leur identité propre – identité qui, jusqu'à présent, semblait aller de soi. Depuis cet appartement-scène-refuge, elles nous apparaissent ainsi comme sujets pensants, prémisses de celles qu'elles choisiront de devenir en sortant de la scène-appartement.

Pour Julie Tirard, traductrice de la pièce, passer par le théâtre pour aborder ces questions, c'est nous permettre de nous les approprier pour de bon : que reste-t-il de soi, une fois débarrassée des étiquettes et des clichés inhérentes à nos sociétés patriarcales ? Qui sommes-nous véritablement et qui avons-nous envie de devenir ? **femme disparaît (versions)** offre une véritable expérience de pensée.

Comme elle est rare cette présence : plusieurs personnages féminins dans une pièce de théâtre. Et comme elle est rare cette langue qui tente de dire ce que ces femmes sont. Des femmes se trouvent dans l'appartement d'une femme absente et c'est cette absence qui fait le sujet, qui acte. Car de nos jours, les femmes disparaissent. Car depuis des millénaires, les femmes disparaissent.

Pour raconter cette histoire, la langue de Julia Haenni se fait voluptueuse, cinématographique, longue de cette longueur qui esquisse un imaginaire. De cette ouverture. Comme une fenêtre. Celle au bord de laquelle une femme s'est assise pour regarder dehors. Celle au bord de laquelle cette femme poussa un long soupir. Comme celle du // Bureau de tabac // de Fernando Pessoa où un homme dit // Je ne suis rien //. Comme ces fenêtres par lesquelles on interroge le monde tout entier. L'intrigue de l'absence devient alors le cœur du dialogue. Le moteur du silence. Une puissance toute poétique.

__note d'intention

Selma Alaoui

À la lecture de **femme disparaît (versions)** de la jeune autrice Suisse Julia Haenni, j'ai été immédiatement frappée par la singularité de l'œuvre. Tant d'un point de vue formel que de son contenu, la pièce combine une très grande maturité d'écriture autant qu'une fougue de la jeunesse. C'est sans doute pour cette raison que cette pièce est unique: elle est un vrai matériau souple, modulable et moderne pour la mise en scène ; elle est aussi très affirmée dans ses choix dramaturgiques - notamment sur le thème de la représentation des femmes et de la féminité.

Pour moi, Julia Haenni réalise avec cette pièce un objet dramatique très abouti, en même temps qu'elle établit un système d'écriture complètement cohérent avec les valeurs humanistes et féministes qui guident son écriture.

femme disparaît (versions) est une pièce écrite pour être jouée par // Plusieurs femmes, beaucoup. Dans des appartements, dans des pays //, comme l'annoncent les premières didascalies de l'œuvre. La ton est donné. L'autrice nous annonce le projet qu'elle va développer au fil des scènes : donner la parole aux femmes de manière individuelle pour traduire une voix universelle. C'est déjà un geste fort de la part de l'autrice. Quand on sait que l'histoire du théâtre draine une immense majorité de personnages masculins et que, par conséquent, la parole est majoritairement donnée à ceux-ci, Haenni affirme une volonté de rééquilibrage. Cette fois, il est question de personnages féminins, nombreux, parlant d'autres personnages féminins. Si l'on pense au test de Bechdel, la pièce réussit un pari malheureusement encore trop rare dans les écritures dramatiques contemporaines.

femme disparaît (versions) raconte la mystérieuse disparition d'une femme, anonyme habitante des villes et sa recherche menée par d'autres femmes, autres citadines anonymes. Cette ligne narrative simple permet à l'autrice d'explorer les mille visages de ce que veut dire // être une femme // au XXI^e siècle. Ses héroïnes sont à la fois complètement banales et exceptionnelles. Haenni a le talent de transformer // la femme de tous les jours // ou // femme de la rue // ou // girl next door // comme on pourrait l'appeler, en sujet actant de l'histoire. Ici pas de grands actes héroïques, pas de traversées du monde spectaculaires. Haenni choisit de raconter une autre histoire, celle qui se passe à l'intérieur des maisons, celle qui se passe dans les territoires intérieurs. Elle fait le récit d'une histoire millénaire des femmes, qui a pourtant été si peu racontée. Je pense à ces mots de la romancière américaine Ursula K. Le Guin qui utilise une métaphore pour opposer // le récit des héros // et // l'histoire de la vie //, celle qui prend pour sujet/objet un autre type de personnage, et façonne le monde d'une nouvelle manière : // C'est l'histoire qui fait toute la différence. C'est l'histoire qui m'a caché mon appartenance au genre humain, l'histoire que les chasseurs de mammoths racontaient, pleine de coups

portés et de choses enfoncées, pleine de viols et de meurtres, à propos du Héros. La merveilleuse et toxique histoire. L'histoire qui tue. Malheureusement, nous nous sommes si bien laissé absorber dans l'histoire qui tue que nous risquons de nous achever avec elle. C'est donc avec un certain sentiment d'urgence que je cherche à percer la nature, le thème, les termes de l'autre histoire, celle qui n'a pas été encore racontée, l'histoire de la vie //.

Ainsi Julia Haenni marque avec cette pièce une nouvelle génération d'autrices, et sans doute aussi un tournant dans l'écriture théâtrale. Elle prouve qu'une //pièce d'appartement// peut-être pleine de suspense. Elle montre - avec la plus grande malice - que des héroïnes peuvent nous tenir en haleine, nous émouvoir et nous faire rêver en parlant de sujets qui jusqu'à présent ont souvent été considérés comme mineurs : la maternité, le rapport au corps et à la séduction, le désir d'enfanter et son absence, la violence et la colère du point de vue féminin, le désir sexuel des femmes, leur rapport à la douceur et au pouvoir. Elle montre que la féminité est une construction culturelle passionnante, avec ses codes, ses tragédies et ses grands bonheurs.

La jeune dramaturge a une écriture vivifiante, pleine d'humour et de sagesse, si bien qu'elle parvient à manier les clichés qu'on applique aux femmes pour en faire leur outil de puissance. Elle n'a pas peur de montrer ses personnages en train de bavarder ou de boire du thé dans une cuisine. Simplement, elle cesse de tourner ces activités en ridicule. Elle montre cette parole déliée des femmes comme génératrices de beauté, d'intelligence, de poésie et de sens pour l'avenir du monde - peu importe que celles-ci soient des femmes communes qui n'ont d'autre terrain que les quatre murs d'un appartement. La révolution pour un monde plus juste, plus heureux et plus égalitaire commence peut-être par une discussion dans une cuisine, semble nous dire Haenni.

Enfin, la pièce recèle une originalité, qui en fait un matériau théâtral extrêmement moderne. Il existe deux niveaux de lecture dans **femme disparaît (versions)**. Derrière l'intrigue de // la quête de la disparue //, un niveau méta nous montre les rouages de la pièce en train de se construire sous nos yeux. Haenni suggère ainsi une théâtralité où les actrices qui jouent la pièce alternent entre des moments où elles incarnent pleinement leurs personnages et des moments où elles interrompent la fiction pour en orienter le cours. C'est un théâtre où les actrices prennent régulièrement le pas sur leurs personnages, un théâtre où les actrices ne subissent pas la fiction : au contraire, elles peuvent infléchir celle-ci, décider de faire aller l'histoire à un endroit où on ne l'attendait pas, et même déjouer le cadre qui avait été prévu par l'autrice. De cette manière, Julia Haenni va au bout d'un procédé d'écriture qui révèle la thématique au cœur de sa pièce : la liberté humaine, et en particulier la liberté des femmes, dont ni les cloisons des appartements ni les cadres d'une pièce de théâtre n'ont désormais le pouvoir d'enfermer.

__autour de la place des femmes dans l'espace public et de leur rôle dans l'histoire

article du *Courrier*
du mercredi 19 août 2020
par Gustavo Kuhn

// Une fois officialisé, ça a dérangé //

Le projet 100Elles* a accolé des noms de femmes aux plaques de rues portant le patronyme d'un homme, pour questionner la place des femmes dans l'espace public et leur rôle dans l'histoire.

Début 2019, le canton de Genève comptait près de 600 rues portant le nom d'une personnalité ayant marqué son histoire. Mais parmi elles, on ne dénombrait que 41 femmes, pour 548 hommes. Soit moins de 7% du total des figures historiques ayant une artère à leur nom. Le groupe féministe l'Escouade lance alors, avec la collaboration d'historiennes de l'université de Genève et l'appui de la Ville, le projet 100Elles*. Dès le mois de mars de cette même année, une centaine de plaques //alternatives// rendant hommage à des //Genevoises// sont ainsi accolées aux noms officiels de rues portant des patronymes d'hommes plus ou moins célèbres. Ceci pour questionner la place des femmes dans l'espace public et leur rôle dans l'histoire. Retour sur cette expérience avec les militantes de l'Escouade Rojin Sadeghi et Justine Barton.

Comment est né le projet 100Elles*?

Rojin Sadeghi: Nous sommes parties du constat que très peu de rues portent des noms de femmes à Genève, mais qu'on y trouve beaucoup de patronymes d'hommes. Les critères pour donner le nom d'une personnalité à une rue ne sont pourtant pas genrés. Il faut simplement que celle-ci ait marqué de manière pérenne l'histoire de Genève et qu'elle soit décédée depuis plus de dix ans. Il n'y a donc pas de raison logique à une telle disparité.

Justine Barton: Notre action vise à réoccuper l'espace public, à se le réapproprier. Car symboliquement, l'impact de la surreprésentation masculine est très fort, notamment pour les enfants. Dans le processus de création de son identité, ne voir presque que des noms d'hommes dans les rues et les adresses est problématique car cela influence sa perception de la réalité. Cela délégitime la place des femmes dans l'espace public et les renvoie à la maison. Nous nous sommes donc proposées d'interpeller sur cette absence de parité. Mais sans entrer dans le débat sur la pertinence de donner des noms de personnes aux rues. Notre démarche s'est inscrite dans l'existant.

Comment avez-vous sélectionné ces 100 femmes?

RS: En soi, trouver 100 noms n'a pas été compliqué. Les historiennes qui ont travaillé sur le projet ont par contre rencontré des difficultés pour obtenir des sources et établir certaines biographies. Cela a déterminé des choix. On en revient là à la problématique de //où sont les femmes dans les livres d'histoire?//

JB: Nous n'avons pas non plus voulu mettre en avant que des figures héroïques ou

irréprochables. A aucun moment nous n'avons cherché la glorification ni des modèles, seulement à visibiliser l'existence de ces personnes. Nous ne voulions pas non plus nous retrouver qu'avec des noms de femmes bourgeoises blanches. Nous avons ainsi visé la représentativité des époques, des classes sociales, des métiers et des personnes racisées. Nous avons d'ailleurs aussi choisi quelques figures collectives, pour relever que tout le monde contribue à la société.

Comment le projet a-t-il été reçu?

RS: Tant que les plaques étaient //alternatives// et provisoires, elles ont globalement été bien accueillies. Au pire, on nous disait que notre démarche était inutile. Mais quand la Ville de Genève a annoncé en début de cette année qu'elle allait ancrer le projet, en changeant le nom de seize adresses en hommage à des femmes, ça a été différent. Un tiers des plaques posées ont alors été arrachées.

JB: On a alors observé que dès que la démarche devient officielle, elle dérange. On voit à ces réactions que notre proposition n'est pas aussi accessoire que le prétendaient certains. Pour nous, ça légitime notre action.

Ces changements de noms montrent que le projet a eu un impact sur des décisions politiques.

JB: La Ville de Genève l'a soutenu dès le début et financé. Elle a aussi pris en charge le remplacement des plaques arrachées. Et d'autres communes, avoisinantes, ont également annoncé leur volonté de donner des noms de femmes à des rues de leurs territoires. Le Grand Conseil les a aussi encouragées à le faire.

Le projet a-t-il évolué?

RS: Il s'est prolongé. Au départ, les plaques ne devaient rester qu'un an. Mais avec le succès rencontré, elles vont demeurer en place pour l'instant. Sauf dans les rues qui vont officiellement changer de nom, d'où on les retire. Des visites guidées dans les quartiers où nous avons mis des plaques ont aussi repris. Nous travaillons également sur un recueil de biographies, illustrées par des jeunes artistes anciennes étudiant-e-s de la HEAD, qui devrait sortir en octobre. Pour la Grève des femmes, nous sommes aussi intervenues sur dix bustes d'hommes aux Bastions.

JB: Nous tirons un bilan globalement positif du projet. Bien sûr, nous avons reçu des critiques: on nous a dit que nous avons oublié telle ou telle femme, que la couleur était plus rose que violette (cela est dû à une question technique à l'impression) ou que les noms des femmes n'auraient pas dû se trouver en dessous de ceux des hommes... C'est difficile de contenter tout le monde. Mais nous retenons que nous avons surtout eu de très nombreux retours positifs, notamment des familles des femmes mises à l'honneur. Nous avons fourni un gros travail et la publication d'un livre le pérennise. Nous sommes aussi satisfaites qu'il ait eu un impact ailleurs, nous avons été contactées par des associations de Lausanne, de Lyon ou de Caen, qui veulent s'en inspirer. Nous nous réjouissons que d'autres poursuivent ce projet.

__biographies



© Mali Lazell

Julia Haenni

Julia Haenni est née en 1988 en Argovie et travaille comme auteure, interprète et metteuse en scène en Suisse et en Allemagne. Après des études en Sciences théâtrales et de Littérature allemande aux Universités de Berne et de Berlin, elle étudie la mise en scène à la Haute École des arts de Zurich. Elle cofonde en 2010 la compagnie das Schaubüro et fait dialoguer genres, formats et méthodes en travaillant avec des amatrices, des professionnelles, des adolescentes et des enfants. Ses explorations artistiques l'ont menée sur de nombreuses scènes suisses alémaniques, notamment à Zurich et Berne, où elle a récemment été auteure en résidence du Konzert Theater Bern. Sa pièce *Frau im Wald* a été sélectionnée en 2019 pour le concours d'auteurs Heidelberger Stückemarkt et au Festival de théâtre de Mexico. La même année, elle crée *Bodybild! (and now i am gonna roll myself in glitter and roll down that hill wie eine nuss im herbst)*, un spectacle jeunesse commandé par le théâtre Schauburg München.



© Marie-Hélène Tercats

Selma Alaoui

Selma Alaoui est une actrice et metteuse en scène qui vit à Bruxelles, où elle obtient un diplôme de l'INSAS en 2006. Elle a notamment joué sous la direction de Nicolas Luçon, Anne-Cécile Vandalem et Armel Roussel. Au cinéma, elle tourne pour Vincent Lannoo, Bruno Tracq ou encore les frères Dardenne. Depuis 2007, elle est codirectrice artistique du collectif théâtral Mariedl. Son travail de mise en scène explore les thèmes de l'identité, la vie en société ou la famille, de manière poétique et organique, comme dans *Anticlimax* de Werner Schwab (2007), ou dans les spectacles qu'elle écrit et met en scène comme *I would prefer not to* (2010), ou encore *L'amour, la guerre* (2013). Depuis quelques années, son travail s'articule autour de la question des nouveaux récits et de la résistance. En 2016, elle adapte le roman *Apocalypse bébé*, de Virginie Despentes. Actuellement, elle prépare *Science-fictions*, un spectacle sur l'avenir et la fabulation. Elle enseigne également régulièrement à l'INSAS. Au POCHE /GVE, elle met en scène **Krach** de Philippe Malone, lors de la saison_drüüü, repris cette année.



Valeria Bertolotto

Après des études en Lettres à l'Université de Genève, Valeria Bertolotto obtient le diplôme du Conservatoire d'art dramatique de Lausanne (SPAD) en 1998. Elle joue notamment sous la direction de Claude Stratz, Andrea Novicov, Denis Maillefer, Marielle Pinsard, Alexandre Doublet, Natacha Koutchoumov, Émilie Charriot, Oscar Gómez Mata et Philippe Saire et intervient régulièrement en tant que pédagogue à La Manufacture de Lausanne. En 2014, elle monte la Cie J14 avec la comédienne Aline Papin, avec laquelle elle crée la performance *Autofèdre*, qui sera notamment présentée en 2016 au Centre Culturel Suisse de Paris, dans le cadre du Festival Extra-Ball et reprise à l'Arsenic - Centre d'art scénique contemporain à Lausanne, deux ans plus tard. Récemment, elle joue dans deux créations d'Oscar Gómez Mata sur des textes de Lars von Trier : *Le Direktor*, créé au Théâtre du Loup dans le cadre du Festival de la Bâtie en 2017 et *Le Royaume*, créé à la Comédie de Genève lors de la saison 2018/19.



Angèle Colas

Angèle Colas débute sa formation théâtrale à Paris, puis obtient son diplôme à La Manufacture de Lausanne en 2018. La même année, elle reprend son travail de bachelor *Modem*, au Théâtre Saint-Gervais, dans le cadre du Festival de la Bâtie. Elle participe à la mise en lecture du *Songe d'une nuit d'été*, mis en scène par François Renou avec l'Orchestre de Chambre de Lausanne en 2019, et approche également le cinéma avec un premier rôle dans *Écailles de Rose*, un moyen métrage de Kloé Lang. Elle intègre l'ensemble du POCHE /GVE lors de la dernière saison, faire durer et joue dans les pièces **viande en boîte** de Ferdinand Schmalz et **Fräulein Agnès** de Rebekka Kricheldorf. En février 2020, elle est interprète dans *Lyssa*, une création de Paula Brum qui fait le pari de la rencontre entre artistes professionnelles et amatrices confrontées à des troubles psychiques. Plus récemment, elle travaille aux côtés de Piera Bellato, artiste en résidence à la Fondation l'Abri à Genève.



© Anouk Agabekov

Caroline Gasser

Comédienne genevoise née en Valais, Caroline Gasser arpente les planches de Suisse et de France depuis près de trente ans. Elle travaille régulièrement, au théâtre ou devant la caméra. Sur scène elle a interprété des auteures diverses, de Marivaux à Fausto Paravidino, de Shakespeare à Annie Ernaux, récemment pour *Mémoire de fille*, ou Marius von Mayenburg pour *Pièce en plastique*, sous la direction de Claude Stratz, Hervé Loichemol, André Françon, Raoul Pastor, Daniel Wolf, Anne Bisang, Jean Liermier, Yvan Rhys, Julien Mage...

Au POCHE /GVE, elle a joué en 2015 dans **Villa Dolorosa** et **Extase & Quotidien**, de Rebeka Kricheldorf, mis en scène par Guillaume Béguin. Devant la caméra, pour la télévision elle joue dans *Bulle*, une série de Anne Deluz, et pour le cinéma dans *Confusion* de Laurent Nègre.

POCHE /GVE

Depuis sa naissance en 1948 dans ce qui était alors un appartement dans la vieille ville de Genève, le théâtre de Poche se distingue pour ses pièces d'avant-garde et ses créations audacieuses.

Aujourd'hui, POCHE /GVE est un théâtre entièrement consacré à l'écriture contemporaine, dans toute sa diversité. Les auteures et leurs textes sont à l'origine de la programmation et du travail de création. Un comité de lecture sélectionne ainsi une vingtaine de textes d'auteures vivantes inédits en Suisse romande (sur la base de plus de deux cents propositions) à partir de laquelle se construisent les saisons et les équipes artistiques qui seront prêtes à se mettre au service de ces écritures.

POCHE /GVE est aussi un théâtre engagé, sur la crête des préoccupations d'aujourd'hui, que ce soit sur la place des femmes, la représentation des minorités ou l'ouverture de la société à l'art et à la scène. Il est politiquement, socialement et géographiquement au cœur de la Cité : au service de la création locale et travaille avec des ensembles de comédiennes et de créatrices artistiques, permettant ainsi aux artistes un engagement sur le long terme.

Accessible et radicalement ancré dans le monde actuel, il est un lieu de remise en question et de réflexion. Sa priorité est d'être un terrain de partage, il s'adresse à toutes en permettant un dialogue entre le public et les artistes : introductions aux thématiques abordées, discussion autour des spectacles, ateliers d'écriture, critiques, billets suspendus, accueil de groupes ayant moins facilement accès au théâtre... Une multitude de propositions sont au programme pour que chacune se sente bienvenue dans ce lieu convivial.

Et parce que le théâtre n'est rien sans celles qui l'expérimentent depuis leur fauteuil ou leur strapontin, POCHE /GVE propose toujours à son comité de spectatrices composé d'une trentaine de personnes curieuses, passionnées et engagées de donner leur avis sur ces expérimentations. Les membres de ce comité sont invitées aux Générales et partagent avec les équipes de création leurs impressions et leurs critiques. **Les enseignantes, étudiantes et élèves intéressées par le théâtre sont les bienvenues au sein de ce Comité!**